

Denis Rudler
21 rue des Glacis
90000 Belfort

LE GEOLOGUE

1. A l'ombre des derniers mélèzes, les reins battus par une gibecière en cuir, le Chevalier monte lentement sur l'étroit chemin raide et empierré. Il tire par une longe un solide cheval de trait à la crinière blonde, plus habitué à débarder des grumes sur les chemins défoncés de moyenne montagne que de gravir les pentes abruptes des hautes Alpes. Deux épaisses sacoches en cuir battent les flancs de l'animal. Relié au cheval par une corde, un mulet ferme la marche. Il porte un bât sur lequel sont attachées deux malles en bois. Un parapluie en toile cirée trône au-dessus des malles. Le mulet s'arrête obligeant l'homme à revenir en arrière. Intrigué par la voix énigmatique et douce qui essaie de le convaincre d'avancer, l'animal l'observe de ses yeux humides assaillis par les mouches. Il repart, d'un pas lent et monotone, indécis quant à la vraie nature de l'inconnu à deux pattes qui mène l'équipage. Ils remontent une gorge étroite et profonde, creusée par un torrent qui explose en jets intermittents au-dessus d'énormes blocs rocheux impassibles sous le déchaînement des eaux bouillonnantes. Les neiges libérées par un soleil rieur et malicieux dégringolent tumultueuses et irrépressibles. La vie l'emporte sur le minéral, le cristal s'efface devant le fluide. La sève remonte dans les végétaux et l'eau coule de partout, parfois du flanc de la montagne, arrosant l'homme, le cheval et le mulet. C'est une marche éprouvante, le pied ou le sabot glissent sur les pierres humides, cassant le rythme, obligeant à redoubler d'effort.

2. Le chemin s'écarte du torrent, puis traverse une pente recouverte de rhododendrons, de mélèzes et de rochers arrachés aux falaises qui surplombent le vide. Ici, on a taillé dans la roche ; plus loin, on a entassé des pierres pour franchir un ravinement. Peu habitué à gravir des chemins escarpés, il avance prudemment. A son tour, le cheval s'arrête. Il lui parle, lui caresse la crinière, lui gratte le dessus du museau. Après un long temps d'incertitude, il repart. Mais alors c'est le mulet qui regimbe. Et, à nouveau, palabres, caresses, et finalement l'homme sort un morceau de pain sec de la gibecière. Le mulet tend le cou à s'en rompre l'échine, frôle le morceau de pain du bout de ses grosses lèvres et, dans un étirement sans fin, l'attrape d'un coup de dents. Il prend le temps de le mastiquer et de le déglutir. Quelques longues minutes s'écoulent pendant lesquelles le désespoir de l'homme est à son comble. Puis, enfin, le mulet se décide à bouger.

3. Après la large courbe qui l'a éloigné du torrent, le chemin s'en approche à nouveau, bordé par une étroite bande de terre à laquelle s'accrochent de jeunes frênes qui défient les lois de la gravitation. Passé un virage à angle droit, il s'avance horizontalement, le long d'une combe étroite et déserte, parallèlement au torrent. A mi-parcours, il disparaît sous un reste d'avalanche, assez peu pentu, mais source de complications malgré la trace creusée par le passage de quelques montagnards. Il faut une demi-heure à l'équipage pour le franchir et reprendre l'ascension tandis que des lambeaux de nuages commencent à tournoyer loin au-dessus d'eux.

4. Ils longent le torrent qui s'écoule en flots impétueux. L'homme s'arrête, s'assied sur une roche, retire son chapeau, se gratte le sommet du crâne et fixe le bout de ses chaussures crottées. Le mulet et le cheval sont debout, immobiles, perdus dans leurs réflexions d'équidés asservis. L'homme relève la tête et les observe longuement. Un sourire éclaire son visage. Ils portent tout ce qu'il possède, tout ce qu'il a pu sauver, l'essentiel. Malgré les frasques qu'ils viennent de lui faire subir, il éprouve de l'attendrissement pour eux. Ils sont désormais attachés à ses pas. Leur présence le rassure. En ce début de printemps, seuls de rares téméraires fréquentent la montagne. Il fouille dans sa gibecière, en sort un morceau de saucisson sec qu'il grignote lentement. Dans le ciel, les nuages se sont regroupés pour former une masse plus dense, plus étendue, qu'une étroite bande de ciel bleu perce encore. Il se relève, s'approche du cheval. D'une des sacoches, il tire une flasque de fer blanc qu'il ouvre et porte à ses lèvres. Le velouté légèrement amer de l'eau de vie lui redonne du courage. Il en

avale lentement une longue gorgée puis il range la bouteille dans la gibecière. Il repart, le cheval et le mulet lui emboîtent le pas.

5. Ils zigzaguent entre des dalles rocheuses parsemées de cuvettes remplies d'eau. Posé sur une pierre tachée de rouille, un crâne de bouc, sec, patibulaire, les dents de travers, une corne cassée, les regarde de ses yeux absents. La couleur de la pierre intrigue l'homme. Il s'approche, prend la loupe qu'il garde en permanence à portée de main et observe. Il découvre une sorte de mousse minuscule répartie en plaques composées de petits disques rougeâtres. Intrigué, il range la loupe et rejoint les animaux. Le crâne veille sur un pont composé de quatre troncs d'arbres jetés en travers du torrent et reliés entre eux par des planches clouées perpendiculairement. Une croix est gravée sur l'un des rochers qui supportent le pont, ainsi que les quatre lettres INRI : Igne Natura Renovatur Integra (« par le feu la nature renaît »). Il tergiverse. Soudain, il sent le souffle du cheval dans sa nuque et son museau humide qui le pousse en avant. Il repart, les deux animaux à sa suite. Si le cheval avance hardiment sur le pont, il n'en est pas de même pour le mulet qui s'arrête dès qu'il y a posé les pattes. Impossible de faire demi-tour, impossible d'accéder à la corde qui relie le mulet au cheval, sauf à risquer la chute dans le torrent et finir noyé sous un rocher. Il encourage le mulet. Mais celui-ci ne semble connaître que la langue des charretiers. Il ne bouge pas tétanisé par l'eau qui coule furibonde. L'âme d'un mulet est aussi impénétrable que le Talmud. La patience d'un cheval parfois aussi grande que l'entêtement d'un mulet. L'homme attend plus d'une demi-heure sur le pont avant que le mulet ne se décide à bouger. L'accumulation de nuages et le jour finissant n'y sont peut-être pas pour rien, car tout s'assombrit. A moins qu'une légère baisse du débit de l'eau n'ait calmé les terreurs cérébrales de l'animal.

6. La montagne s'entrouvre découvrant de vastes étendues festonnées de neige, coupées par des ravines et des affleurements rocheux. On ne voit pas encore les Granges. Ici et là, des traces d'hommes et de troupeaux à peine effacées par l'hiver. Le torrent serpente à travers des prairies débarrassées des pierres qu'on a entassées au bord du chemin. Enfin, il aperçoit une dizaine de chalets construits à l'abri d'une langue rocheuse qui descend des brumes et vient mourir à quelques mètres du hameau. Eclairé par un rayon de soleil venu de nulle part, celui-ci baigne dans une lumière argentée. Sur le chemin, à quelques dizaines de mètres en avant des chalets, une croix peinte en noir se dresse menaçante. Il se réjouit à l'idée de pénétrer dans un monde austère et beau, revêché et minéral. Il y trouvera la solitude la mieux adaptée à son travail, personne ne viendra le déranger. Les gens d'ici, ceux qui viennent y passer quelques mois durant l'été, ont mauvaise réputation. Au piémont, on les décrit comme des êtres frustrés, superstitieux et secrets. A voir. La croix à une importance scientifique. Le notaire qui vit au bourg dans la vallée y a effectué des mesures barométriques afin d'en mesurer l'altitude. Il a trouvé 897,79 toises, ce qui semble tout à fait plausible compte tenu de la végétation alentours. En tout cas, il pourra y effectuer le calage de son baromètre.

7. Le cheval et le mulet trottaient derrière leur maître, le but est proche et le repos mérité. La végétation s'est appauvrie. Quelques arbrisseaux poussent sur les bas côtés du chemin et sur les pentes, entre d'énormes rochers que les glaciers ont charriés avec l'impressionnante efficacité de ceux qui savent prendre leur temps. Esseulés, des mélèzes asthmatiques, voltigeurs égarés d'une armée qui n'avance plus, s'accrochent à cette terre indigente. Le minéral impose sa loi. Le végétal s'en accommode. Le hameau semble désert. Les bâtiments serrés les uns contre les autres, des enclos vides, un tronc vermoulu coupé par le milieu et creusé en forme d'auge, un bâton abandonné contre un mur, un banc déglingué par l'hiver, des traces de vieux fumier sur le chemin, un sac de jute déchiré par le vent, un crâne de rapace cloué sur la porte d'une étable, les signes abondent d'une pauvreté et d'une

désolation persistante. Mais en y regardant de plus près, à l'abri des murs, dans les recoins les plus tranquilles, la rhubarbe sauvage ou le séneçon prennent déjà leurs quartiers de printemps. Soudain, un oiseau au plumage noir perché sur une toiture que la neige a partiellement défoncée s'envole en tourbillonnant dans l'air avant de disparaître en croassant à l'entrée de chaque maison, une croix en bois veille, clouée sur la porte ou taillée sur le linteau principal. Les murs des enclos sont en pierres sèches. Les cochons, les chèvres ou les brebis y séjournent avant de grimper sur les alpages. Les montagnards sont des nomades. Ici et là, une parcelle de terre cultivée attend, exsangue, le bon fumier qu'on a laissé mijoter tout l'hiver dans un recoin d'enclos. La belle saison est si courte qu'on n'imagine pas ce qui peut pousser en si peu de temps. Des filets d'eau coulent en travers du chemin. Côté sud, des bouleaux nains se pressent contre les murs. On en trouve quelques bouquets ainsi que des arolles rabougris, un peu plus loin, sur la plaine traversée par des eaux repues, gorgées d'oxygène après leur dégringolade depuis les glaciers.

8. On lui a indiqué le dernier chalet à droite en remontant, un peu en retrait, pas très grand, pas très haut, une auge taillée dans un bloc de pierre et une fenêtre étroite, posée de travers sur la façade. Le chalet de Pierre-Jean des Granges, chasseur de chamois l'hiver, de vipères en été qu'il revend vivantes ou mortes aux apothicaires et médecins des vallées, un peu sorcier, un peu braconnier, un peu cristallier et parfois guide. L'homme apparaît sur le pas de la porte : court, trapu, barbu, vêtu d'un gilet en peau d'ours et d'une culotte en laine, un foulard noir noué autour de la tête d'où dépasse une longue mèche de cheveux blancs. Un montagnard sans âge, pieds nus. Le Chevalier se présente, dit qu'il vient de la part du notaire. Pierre-Jean lui fait signe d'entrer. Le cheval et le mulet sont attachés à un anneau coincé entre deux pierres. Sur une planche posée à droite de l'entrée, des dates et des nombres gravés : dates des montées à l'alpage et des désalpes, ainsi que le nombre de têtes de bétail. Pierre-Jean est le gardien des lieux.

9. Quelques minutes plus tard, les deux hommes réapparaissent. Ils rejoignent un enclos à l'extrémité duquel se trouve un grenier construit sur un soubassement en pierres dont la partie arrière a été creusée dans la pente. On y accède directement depuis une courte rampe de terre qui s'élève de quelques mètres. La partie inférieure sert d'étable ou d'écurie, quatre grands bovins peuvent y prendre place. Le cheval et le mulet enfin délivrés de leurs charges y trouvent refuge. On leur sert de l'eau et de l'avoine. Pierre-Jean repart. Le Chevalier rassemble le foin abandonné dans le grenier, étend un drap de lin et s'installe pour dîner d'un morceau de fromage, de pain noir et de quelques noix. Entre les planches disjointes du plancher, il aperçoit l'échine sombre du cheval et celle du mulet fixant de leurs yeux fatigués la porte par où arrive encore une vague lueur. Il allume la bougie d'une lanterne en fer blanc. De la gibecière qu'il tient à portée de main, il sort un étui contenant des bécicles et un livre à la couverture usée. Il en a marqué une dizaine de pages. Il l'ouvre au hasard, porte les bécicles à hauteur de vue et lit. Les mots se brouillent, il se frotte les yeux, essaie à nouveau de lire, renonce. Il est fatigué, assailli par des élancements sur le côté droit du crâne. L'ascension l'a épuisé. Chaque soir, depuis qu'il a quitté la ville, il a pris le temps de lire, qu'il dorme dans un lit, sur la paille ou à la belle étoile. Il referme le livre, le glisse dans la gibecière qu'il place sur le foin en guise d'oreiller puis il s'enveloppe dans une couverture en laine. La douleur tarde à s'estomper, il s'endort.

10. Une lumière douce se faufile sous les lauzes, caresse les madriers qui soutiennent la toiture avant d'aller dessiner d'étranges figures sur les murs de pierres sèches. Il a froid. Clouée sur la porte, une médaille dédiée à la Vierge Marie. Le vantail mal ajusté laisse passer un courant d'air glacé. Lorsque le grenier est rempli d'herbe fraîchement coupée, le courant d'air chasse les gaz de fermentation. On ne cherche pas la perfection, pourvu que le foin

enrangé l'été reste au sec jusqu'à ce qu'on le redescende en hiver, en le traînant sur la neige après l'avoir emballé dans de grands filets. Il se redresse sur un coude pour voir les animaux en dessous. Mais ils n'y sont plus. Ils sont allés déjeuner de quelques herbes fraîches. Il repense à la courte discussion qu'il a eue la veille avec Pierre-Jean. Aussi brève qu'efficace. Dix livres pour la location de la cabane et autant pour la nourriture qu'on lui montera chaque semaine pendant trois mois, soit une niche de pain, un demi-litre de vin, du fromage, des œufs si possible, des lentilles, une livre de viande séchée et, dès que les fromagers en auront fabriqué, un quart de pain de beurre. Pour une livre supplémentaire, il pourra également bénéficier des remèdes à base de plantes que le montagnard garde dans un panier en osier fixé aux poutres de la cabane par deux ficelles de chanvre. C'est une curieuse épicerie. Des bouquets de plantes sèches sont accrochés sur un fil qui va d'un bout à l'autre de la pièce. Il s'en dégage un florilège d'arômes auquel se mêlent les émanations âcres de la cheminée dans laquelle sont suspendus des morceaux de viande fumée, vraisemblablement les restes d'un chamois abattu durant l'hiver et placé hors de portée des souris. Le lit : une paille rangée dans un coin qu'on déroule le soir et étend sur une large planche posée sur le sol de pierres plates. Dans la journée, la planche est utilisée à toutes sortes de travaux, y compris de boucherie. Les taches de sang ne semblent pas troubler son propriétaire. Un petit tabouret en bois pour s'asseoir, pas de chaise, deux grosses pierres pour encadrer le foyer. Une marmite posée sur un trépied au milieu des cendres. Quelques ustensiles de cuisine sur une tablette fixée au mur, un seillot et une louche pour y puiser l'eau. Une petite table encombrée de plantes fraîchement cueillies. Aucune trace de confort dans cet aménagement spartiate. Un fusil à silex est posé dans un angle, une gibecière, une poire à poudre. On dirait une suite de natures mortes peintes par un Chardin minimaliste qui aurait épuisé sa palette de couleurs. Une malle en cuir percée de partout, des bouteilles de vin vides et pleines, un torchon étendu sur la malle. Pas de livres, pas d'images même saintes, pas de médailles, pas de crucifix. Une sorte de brutalité ascétique, d'abnégation face à la rudesse de l'immensité minérale et glacière dans laquelle il vit. En repartant, il a remarqué sur une poutre basse une galerie de pots aux contenus invraisemblables : graisse de chamois, têtes de vipères macérant dans de l'huile de noix, poudre de corne de bouquetin, yeux de marmottes flottant dans l'eau de vie. Tout cela éveille sa curiosité et il est loin de penser qu'il n'y a là que poudres de perlimpinpin ou autres charlataneries. Ici, on survit avec un attirail de superstitions, de croyances et d'histoires édifiantes. Mais on survit (il revient à la science de prouver que l'obscurantisme n'est que le désespoir des âmes faibles et de les convaincre que d'autres choix s'offrent à l'esprit).

11. Il se lève, enfle ses chaussures, ses guêtres, passe son gilet en peau de mouton et sort. Des bancs de nuages s'accrochent encore sur les flancs des sommets dont on ne voit que les falaises tombant raides sur l'immense vallon supérieur qu'un soleil doux, filtré par la brume, caresse délicatement. C'est insuffisant pour réchauffer l'atmosphère. Une large bande de ciel bleu augure d'une journée ensoleillée dont profitera le moindre brin d'herbe s'éveillant à la vie. En bas, dans l'enclos attenant au grenier, l'eau arrive par une conduite en bois qui remonte assez loin sur la pente et se déverse dans une auge taillée dans un bloc de grès. Elle s'en échappe par un évasement où s'accrochent de longs fils d'algues vertes. Au-delà de l'enclos, des dizaines de ruisselets détrempe une vaste zone herbeuse. Les hommes en ont rejeté les pierres dans le lit du torrent, là où il s'égaré entre des bancs de sable blanc. De multiples ramifications y forment un réseau complexe, souvent infranchissable. Le cheval et le mulet se sont éloignés à la recherche de nourriture fraîche. Il se lave avec soin le visage, les bras et le torse ; l'eau est glacée. Il ne porte pas de perruque et noue ses cheveux noirs en queue de cheval. Quelques mèches argentées couvrent ses tempes. La peau claire tendue par des muscles courts et fermes, une silhouette bien assise sur ses jambes, une respiration lente et mesurée : il est en bonne santé car il a su se préserver des excès qui affaiblissent l'organisme. Il a le front large, le nez fort, des lèvres fines, un regard doux où veillent, sereins et

énigmatiques, deux yeux d'un bleu tendre. Son visage maigre est envahi par une barbe de plusieurs jours qu'il espère raser dès qu'arrivé à bon port. Il relève le bas de sa culotte et trempe ses pieds usés par les longues marches, brûlés par le frottement des chaussures, irrités par la transpiration, déformés par les trous, les pierres, la pente, tous ces obstacles rencontrés sur les chemins et les sentiers. Après les avoir essuyés, il les masse longuement ainsi que ses mollets raidis par les efforts. Ayant terminé sa toilette, il retourne dans le grenier.

12. Dans une des sacoches, il prend un gilet de flanelle, des bas, une chemise et un pantalon de coutil, se change. Jusqu'ici, il a payé des filles d'auberge pour lui faire sa lessive; désormais, il devra s'y atteler seul. Pour la première fois de sa vie. Lors d'un précédent voyage, il était accompagné d'un valet qui prenait en charge ce genre de corvées; il n' imagine pas ses collègues naturalistes ou minéralogistes les mains plongées dans un bac à lessive. Mais il s'agissait d'une expédition à la chaîne des Puys rassemblant une dizaine de personnes qu'il fallait coucher, nourrir, blanchir. La liberté, c'est aussi assurer l'économie de soi. Il soulève le grand manteau noir de taffetas ciré qu'il a acheté dix florins à Paris, l'année précédente, et qu'il n'a pas porté malgré un automne et un hiver éprouvants, le déplie par les épaules et l'observe bras tendus. Il aime sa coupe simple et enveloppante, son moiré, l'apparence de solidité et de sécurité. Il l'enfile pour en apprécier la souveraine protection. La longue-vue, facilement accessible, est rangée dans une poche extérieure. L'instrument est un assemblage de quatre tubes télescopiques de couleur rouge sur le corps desquels sont gravés les signes astrologiques du zodiaque. Il la déploie et examine l'état des optiques. Puis il prend le pistolet qu'il garde chargé à portée de main, dans la gibecière (un autre est enfoui dans l'une des sacoches), vérifie son fonctionnement, pointe un rocher par l'ouverture du grenier. Une ombre surgit qui obscurcit l'entrée.

13. C'est Pierre-Jean, son foulard noir noué autour de la tête, une blouse de toile bleue, des guêtres qui montent jusque sous les genoux et d'épaisses chaussures de cuir. Il tient dans sa main droite un long bâton de noisetier et un sac dans lequel il a entassé quelques friandises pour les animaux, de quoi faire du feu, un casse-croûte et du vin. Surpris, il bondit en arrière. Le pistolet disparaît et le manteau est rangé dans le sac. Ils descendent auprès des animaux que le guide a ramenés à l'entrée de l'enclos et équipés pour la montée à la cabane. En altitude, il ne reste plus que quelques tampons d'ouate attardés entre deux vallons suspendus. La limite entre l'ombre et la lumière glisse lentement sur la pente. Le soleil ne tarde pas à illuminer les toits puis les bêtes et les hommes qui achèvent leurs préparatifs. Pierre-Jean lève le bras en direction d'un point minuscule qu'on aperçoit sur une croupe au dessus d'une pente raide couverte de genévriers et d'alisiers, coupée en son milieu par le flot tumultueux d'un ruisseau dans le lit duquel s'attardent des lambeaux de neige. La cabane se confond avec les rochers qui l'entourent. Deux heures de marche pour y monter. Elle semble perdue dans l'immensité de gazons, d'éboulis et de neige qui s'élève vers une crête abrupte, succession de pointes et de creux entre lesquels seul un œil averti peut déceler le col qui permet l'accès au pays voisin. Quelques chalets en bois de mélèze noir sont tapis au fond de la plaine caillouteuse qui s'ouvre devant eux. Taches sombres à l'abri d'une végétation composée de petits bouleaux, de pins rabougris, d'arolles ratatinés, d'alisiers nains. Une oasis de verdure perdue dans un monde de frimas et de rocailles. Le sentier passe de l'autre côté. On en distingue la ligne presque droite qui monte régulièrement avant de changer brusquement de direction et de poursuivre en lacets courts et pentus jusqu'à la croupe rocheuse où se trouve la cabane ; au-delà, s'élève une combe dont les troupeaux affectionnent les gazons pendant l'été. Avant de partir, il retourne à la grande croix, déballe son baromètre et effectue la première mesure de son voyage sous le regard mi-curieux, mi-sceptique du montagnard qui ne comprend pas l'intérêt de savoir à quelle hauteur on se trouve par rapport au niveau de la mer. Ici, c'est le temps qui mesure la distance d'un point à un autre. Il y a bien d'autres choses à

apprendre des montagnes, plus nécessaires, plus vitales. Les loups, les chamois ou les marmottes ne mesurent ni la pression atmosphérique ni la température et, pourtant, ils se sont mieux adaptés que l'homme à ce milieu. Mais enfin, si telles sont les passions des scientifiques, pourquoi les en distraire? Ils sont pacifistes et ils paient correctement les services qu'on leur rend. Sur un énorme rocher, à la sortie du hameau, des noms gravés suivis d'une date et d'une croix : les noms et les dates des décès de montagnards victimes d'accidents mortels sur l'alpage et plus haut, sur le glacier ou sur les crêtes.

14. Ils franchissent le torrent à un endroit où celui-ci se divise en une demi-douzaine de chenaux. Pour le coup, c'est le cheval qui refuse de s'engager. Ils doivent se déchausser, retirer leurs guêtres et affronter la violente morsure de l'eau glacée. Le cheval cède finalement et bondit à travers les eaux. Pierre-Jean qui le tient par le licou le laisse filer pour éviter de plonger tête première dans l'eau. Le mulet prend son temps, tout son temps. Il porte la caisse contenant les instruments scientifiques. Et si la caisse venait à se détacher? Après un long moment pendant lequel Pierre-Jean a le temps de fumer une pipe et son compagnon de souffrir mille maux, le mulet rejoint la berge, passe devant eux sans s'arrêter et poursuit son chemin entraînant le cheval.

15. Au-delà, le sentier étroit et profond, creusé par le passage des hommes et des troupeaux, s'élève à travers les aulnes chétifs, les alisiers et les rhododendrons à peine revenus de l'hiver. Parfois la terre humide et rebelle se refuse au pied, oblige à se retenir aux arbustes; alors il faut tirer le mulet ou le cheval pour éviter qu'ils s'embourbent ou qu'ils glissent au risque de se rompre le cou. Les guêtres, les pantalons, les chaussures sont noires, sales et trempés. Quand la pente se redresse, les semelles encrassées n'adhèrent plus. Il s'agrippe au bâton du guide. Ils émergent progressivement de cette mélasse boueuse. Les arbustes se font plus rares. Puis se sont des plaques de neige où soudain la jambe s'enfonce jusqu'au genou, elles entravent la progression, épuisent le marcheur. Le ravin où coule le ruisseau les oblige à franchir un névé sous lequel l'eau disparaît. Le mulet ne semble pas s'en inquiéter. Après plusieurs épingles à cheveux raides et enrochées, la pente s'adoucit.

16. Quand la vue se dégage, il s'arrête et contemple la haute vallée glacière que domine un lointain sommet à plus de deux milles toises d'altitude. Deux glaciers se rejoignent pour former une énorme langue de glace dont l'extrémité se déverse sur, au moins, mille pieds. L'un prend naissance sur la crête frontière sous une pyramide rocheuse qui se dresse hautaine et acérée, l'autre remonte par une vallée étroite jusqu'à une paroi verticale au-dessus de laquelle s'ouvre un large col. De la masse de glace jaillit un torrent brutal et sauvage ; ses eaux ont creusé profondément la roche et les entassements de débris minéraux abandonnés par le glacier lors de sa dernière escapade vers la vallée. Après avoir dévalé une tranchée profonde et étroite, il effectue un virage à quatre-vingt dix degrés et rejoint la plaine au bout de laquelle se trouvent les chalets des Granges. C'est une cascade d'images confuses où se mêlent la blancheur des glaciers, des traînées de verdure à la base d'interminables pierriers grisâtres, des parois rocheuses de couleurs brune et rouille qui, à la selle du col, s'assombrissent soudainement et s'élèvent de plus en plus grisâtres jusqu'aux névés de la Haute Cime. S'emmêlent tent de lignes, de brisures, de couleurs et de diversité rocheuse qu'il éprouve une sorte de vertige, tremble sur ses jambes et doit s'appuyer sur un rocher pour retrouver son équilibre. Pierre-Jean accourt. Ce n'est rien, rien qu'un instant d'étourdissement. Le guide lui tend une flasque en fer blanc. Il la prend, boit. C'est brûlant, sauvage et ravageur. Il grimace et repart. La cabane est proche. On longe un reste d'avalanche qui n'en finit pas de fondre. On franchit des bosses herbeuses. La cabane est là, à proximité d'affleurements rocheux dans les fissures desquelles poussent de petits arbustes. Non loin s'écoule un ruisseau qui traverse le replat sur lequel est bâtie la cabane. Pas d'arbre, quelques groupements de rhododendrons. Une herbe sale à peine dégagée de la neige. A une vingtaine de mètres en

amont, les ruines d'une écurie envahies par les orties et les chardons ; il n'en reste que les soubassements en pierres.

17. La cabane: des murs en pierres sèches, un toit de lauzes reposant sur des troncs de mélèze, une porte flageolante, une fenêtre fermée par une peau tendue. A côté de la porte, une large pierre plate placée contre le mur ; on s'y assied pour contempler les sommets, le soir, quand ils s'enflamment puis s'éteignent dans la nuit. L'intérieur n'est pas moins austère que l'extérieur. Odeur forte de cendres, de bois fumé et de paille humide. Au fond de la cabane, le foyer en appui contre le mur de pierres. Une simple ouverture dans le toit pour laisser s'échapper la fumée. Le mobilier : une table au plateau incurvé et fissuré, un tabouret, un bas flanc recouvert d'herbe pourrie, le tout sur un sol de pierres plates jointes par de la terre tassée. Un petit tonneau est posé contre un mur. Quelques morceaux de bois dans un coin. Pierre-Jean promet d'en faire monter dès que possible, car les nuits sont froides et, à part les buissons et les arbustes alentours, il n'y a pas d'autres ressources à brûler. Quant aux courants d'air, il faudra les combattre en bourrant de la terre argileuse mélangée à de la paille dans les trous entre les pierres sèches. Les vents sont parfois terribles à cette altitude, explique le guide. Il ne lui en coûtera que dix sols supplémentaires s'il fait monter un ouvrier pour effectuer le travail. Toujours un peu plus de dépenses, il hésite entre l'envie de renvoyer Pierre-Jean et l'appréhension de se retrouver seul dans cette solitude austère et ces agencements monstrueux. De toute manière, boucher les trous n'est pas une priorité. Ils débâtent les animaux, portent les charges à l'intérieur de la cabane: les malles, les sacoches, un sac en toile bourré de vivres. Puis le guide l'invite à partager le repas qu'il a apporté, du pain, quelques tranches de viande fumée, des noix et du vin. Il décline l'invitation et s'empresse d'effectuer la mesure barométrique qui lui permettra de déterminer l'altitude de la cabane. Quand il a terminé, il rejoint Pierre-Jean assis sur le banc, silencieux, qui l'a attendu pour manger. Quelques nuages s'attardent sur les crêtes. Le soleil est doux, caressant. Soudain, Pierre-Jean lève le bras droit en direction du glacier, vers une paroi verticale au-dessus de laquelle les névés recouvrent d'énormes pentes d'où émergent quelques bandes de roches sombres. Il ne voit que de minuscules taches noires perdues sur la masse de glace. Le guide insiste. Il plisse les yeux, cherche et finit par apercevoir deux minuscules points mobiles qui longent le bord droit du glacier. Ils descendent lentement et semblent lourdement chargés. Il va chercher la longue vue, revient. Debout, bien calé sur ses jambes, il balaie lentement le pied de la paroi. Il s'étonne de la structure de la roche, un empilement de strates courbées comme des arcs. On chercherait en vain l'étau qui les a pliés. Il ne s'y attarde pas et repère enfin ce qu'il cherche : deux hommes qui avancent en bordure du glacier. Ils s'enfoncent jusqu'aux genoux dans la neige ramollie, se cambrent puis se projettent en avant. Chacun s'aide d'un grand bâton avec lequel il tâte la neige devant lui. Il distingue leurs chapeaux à larges bords. Ils portent des hottes en osier presque aussi grandes qu'eux. Des colporteurs qui sont allés faire le plein de bibeloterias au pays voisin et s'en vont les revendre dans les hautes vallées, explique Pierre-Jean. Ils s'arrêtent. L'un tend une gourde au second, retire son chapeau et s'essuie le front. Les formes tremblent, deviennent floues. Il règle la longue vue. Ils ont repris leur marche fastidieuse et ralentie ; mais dans cette lenteur, il y a comme un empressement, une précipitation à fuir les pièges du glacier et à rejoindre les moraines. Il passe la longue-vue au guide qui scrute à son tour l'énorme masse de glace et de rochers dans laquelle luttent les deux fourmis humaines qu'il reconnaît sans peine et qu'il retrouvera au hameau avant la fin de la journée. Pendant ce temps, il est retourné dans la cabane où il a entrepris quelques aménagements. Pierre-Jean le rejoint et lui donne un coup de main. Avant de déballer ses affaires, il invite son guide à enlever la poussière de cendres qui encombre le foyer et à allumer le feu. Il prend rapidement et dégage une épaisse fumée qui leur pique les yeux. Ils s'échappent en toussant et pestant. Le mulet et le cheval les observent avec la placidité de ceux qui ne s'étonnent plus des frasques de l'espèce humaine. Puis les deux

hommes remettent en place quelques lauzes qui ont glissé du toit, redressent la porte, rafistolent les gonds, bouchent les trous avec des branchages, nettoient le bas-flanc. Le temps passe, Pierre-Jean doit repartir. Les animaux redescendent avec le guide et resteront au hameau, à l'abri des rares loups qui circulent encore en altitude. Pierre-Jean remet son sac en bandoulière, prend son bâton, ajuste son foulard et salue. Ayant repris la longe du cheval, il s'éloigne sans se retourner ; le mulet suit, pas même attaché, trop heureux de retourner en des lieux moins hostiles. Ils ne tardent pas à disparaître, la croupe du mulet en dernier. De nouveaux nuages masquent le soleil. Ils ont envahi le haut du glacier. Les névés suspendus, les pointes rocheuses, la masse lointaine des sommets, tout s'est retiré dans l'épaisseur cotonneuse. Un vent frais se lève, le tire de sa torpeur. Il frissonne, retourne à l'abri.

18. Il déballe son coffret de voyage qui contient son nécessaire à toilette, quelques instruments et outils, aiguille, ciseaux, petite tenaille et, aussi une tasse, une cafetière en cuivre, un petit réchaud à braises, une boîte en fer blanc emballée dans une toile de lin contenant du café moulu. Et même une petite cuillère. Pour trois mois: deux cuillères de café par jour, pas plus; sinon il faudra en faire monter de la vallée. Il lui en coûterait une fortune. Pierre-Jean a rempli le tonnelet. Il y puise de quoi remplir une casserole en cuivre qu'il place sur deux pierres posées à même le foyer. Quelques morceaux de bois pour ranimer le feu. Les flammes ne tardent pas à lécher le cul de la casserole. Il s'assied sur le tabouret, fixe les flammes, se laisse gagner par la fatigue, lourde, accablante. Après six semaines de route, elle lui coupe les jambes, lui brise le dos, l'opprime. Il ferme les yeux, les ouvre, le froid le paralyse. Il n'a pas la force de se lever, de bouger pour se réchauffer. C'est à peine s'il sent la chaleur du feu. Le froid, la solitude. Seul, après tant de journées à marche forcée, les reins brisés, les jambes rompues, les pieds enflés. Il n'est pas à plaindre, d'ailleurs à qui se plaindrait-il et de quoi ? Depuis qu'il est arrivé dans les montagnes, il a bénéficié d'un temps clément, ne s'est pas blessé, n'est pas tombé malade. Rien que cette fatigue et les séquelles d'un coup reçu à la tête. L'envie de s'allonger. Se lever, étendre une couverture, ranger le matériel, suspendre la réserve de viande à une poutre, aménager un peu de confort, s'installer. Un long moment s'écoule. L'eau frémit, s'agite dans la casserole. Il sort lentement de sa torpeur, retire la casserole du feu, verse l'eau dans la cafetière, attend. Il boit à petites gorgées, lentement, pour le plaisir et la chaleur. Après avoir vidé la tasse, il y verse une rasade d'eau de vie qu'il tourne avec le doigt pour bien la mélanger avec le fond de café. Il boit vite, sans s'arrêter, jusqu'à la dernière goutte l'alcool. Ragaillard, il déballe son couchage : une couverture en laine, une peau d'ours, un drap cousu en forme de sarcophage. Il place la gibecière en guise d'oreiller. Un lit de prince dans un océan lunaire. Il se glisse dans le drap, s'enroule dans la peau d'ours et la couverture en laine. Tout cela est doux et bon. La fatigue l'emporte, il s'endort.

19. Le froid le réveille. Il fait nuit. Quelques braises rougeoient encore. Une lumière famélique pénètre dans la cabane à travers la peau tendue de la fenêtre et la porte béante. Un coup de vent l'aura ouverte, car elle ne ferme pas de l'intérieur. Il est à la merci de n'importe quelle bête sauvage. Le bâton de marche que lui a laissé Pierre-Jean, bloqué sous une traverse de la porte, y pourvoira. Il se redresse, fouille dans la gibecière, caresse la crosse d'un des pistolets puis le métal froid du canon. L'autre est emballé dans une toile de lin. A quoi sert d'avoir des pistolets aussi peu accessibles? Il en place un sous le bat-flanc et glisse l'autre dans sa ceinture. Une poignée de brindilles jetées dans le feu ranime brièvement la flamme. Il sort. Le froid est vif. La pleine lune s'attarde sur l'un des sommets de la crête frontière. Des traînées d'étoiles garnissent l'obscur profondeur de l'univers, si profonde que les montagnes en paraissent dérisoires. Le glacier et les grands névés recouverts d'une infime pellicule argentée scintillent délicatement. Au loin, résonne le roulement entêté et ininterrompu du torrent. Pas de lumière du côté des Granges. Les marchands épuisés dorment et Pierre-Jean

veille en sirotant un breuvage de sa composition à base de racines de gentiane. Des bruissements d'ailes, comme des vols nocturnes invisibles. Des crissements sur la neige gelée. Des déplacements imperceptibles. Un animal passe à la base d'un rocher dont la surface faiblement éclairée est parsemée de reflets liquides. Des craquements. Il se retourne, empoigne la crosse du pistolet. L'inquiétante immobilité des formes s'étire devant ses yeux fatigués. La journée a été trop longue, il va falloir s'accoutumer à la discrète présence de la vie sauvage, à cette prudence bestiale, sournoise et silencieuse qui ne vient que la nuit. Il retourne à la cabane, bloque la porte avec le bâton de marche et retourne se coucher, un pistolet à portée de main.

20. Le mulet refuse d'avancer sur l'étroit chemin qui surplombe le torrent dont les eaux tourbillonnent impétueusement au fond des gorges. Il tire sur la longe. L'animal se raidit. Furieux, il s'élançe. La cravache fouette l'air, cingle le museau du mulet qui fait un bond en arrière. Nouveau coup, nouveau bond. Une patte glisse dans le vide. Déséquilibré par le poids des malles, il ne parvient pas à se redresser. La longe file entre ses doigts. Le mulet bascule dans le vide et va s'écraser dans le torrent. Les malles explosent. Les instruments volent en éclats et disparaissent dans les tourbillons. C'est comme si on lui crevait les yeux. Il se réveille à l'agonie, respire longtemps, mesurant son souffle. Par les joints endommagés de la cabane pénètre une lumière enjouée. Il sort. La lumière est vive, presque aveuglante. Le sifflement d'une marmotte retentit. Il se détourne, respire à pleins poumons l'air pur et frais, retrouve des sensations oubliées depuis trop longtemps, cherche le cheval, se souvient qu'il est redescendu avec Pierre-Jean, effectue quelques assouplissements, puis retourne à l'intérieur chercher le tonnelet. Torse nu, il se verse l'eau froide sur le corps. Il frissonne. Ici pas de barbier. Son coffret de voyage contient le nécessaire: blaireau, rasoir à manche d'ivoire, boîte à savon et cuir de repassage pour affûter le rasoir. Mais il a la flemme de se raser et caresse incrédule la barbe de plusieurs jours qui lui couvre le bas du visage. La toilette approfondie est reportée à une journée plus chaude. Il retourne dans la cabane et remue les cendres. Il n'y a plus de braises. Rallumer le feu avec son briquet d'amadou lui prend du temps, chauffer de l'eau pour préparer son café encore plus.

21. Les instruments sont rangés dans la deuxième malle, emballés dans de l'ouate et de la toile huilée. Il y a là, le baromètre, un niveau à bulle, un thermomètre, un sextant, un rapporteur tracé sur une plaque de cuivre et un fil à plomb, une boussole, un hygromètre endommagé qu'il n'a pas eu le temps de réparer et la perle des perles : un microscope. En cours de route, on lui a volé son cadran solaire de poche. Une loupe, une montre à gousset, un marteau de mineur, une pince brucelle et un tube en cuivre pour servir de chalumeau sont rangés dans l'une des sacoches. Il n'a pas pu emporter les appareils électriques, tous détruits dans un incendie. Les instruments et leurs emballages ressemblent à de petites momies serrées les unes contre les autres pour se protéger du froid. En route, il a veillé sur eux comme sur la prunelle de ses yeux. Un soir, dans une auberge, il a houspillé un valet qui s'était assis sur l'une des malles. Ces instruments, il les a portés déguisé en marchand de bois, dans une hotte en osier, pendant plusieurs jours à travers la campagne. Il s'est écroulé de fatigue, le dos et les épaules en capilotade, en arrivant chez un ami pharmacien où il avait trouvé refuge. Il en a gardé des marques sur la peau et la certitude que la science est lourde. Un carnet est emballé dans un papier épais. Il le déballe. Le carnet est protégé par un étui en cuir, il l'ouvre, tire sur le marque page, referme le carnet. Demain, il prendra des notes, effectuera des relevés, tracera des courbes de variations : température en fonction de l'altitude, variations de la pression atmosphérique en fonction de la température, etc. Les mesures, il convient de les faire chaque jour, obstinément, comme on s'entraîne au sabre ou au tir pour ne pas perdre la main. Enfin, dans une petite boîte, cinq fioles sauvées par miracle contenant du vinaigre, de l'eau forte, de l'esprit de sel, de l'esprit de vin, et de la poudre de pierre infernale avec lesquels il compte

analyser les roches qu'il prélèvera en altitude. Mais avant tout, il convient de dresser une carte de la vallée et des sommets, en dessiner les traits les plus significatifs, les failles, les plis, les strates, les combes, les moraines, les vallées suspendues, les pics, les névés, les cols, les ravins, les épaulements, les falaises, les éboulis, les glaces, les lacs, les ruisseaux, les torrents, les chemins, les cabanes, tout ce qui en compose la géographie et l'histoire. Il a emporté un rouleau de grandes feuilles plus ou moins malmenées par le voyage. Il les déplie, les pose sur la table et s'efforce de les défroisser en les repassant de la main. Puis il cherche sa réserve de crayons à papier qu'il ne trouve ni dans la première malle, ni dans la seconde. Il s'inquiète, s'énerve. Plus grave que le manque de nourriture, la perte de ses crayons anglais! Ce qui se fait de mieux en Europe et sans doute dans le monde! Finalement, il les retrouve dans une des sacoches en cuir, à l'abri de l'humidité, dans une boîte en fer blanc. Sans crayons, il est comme un menuisier sans marteau. Ces crayons sont introuvables depuis que l'Angleterre est en guerre contre la France et que tout le commerce avec la perfide Albion passe par les ports hollandais. Il a pu s'en procurer à Genève, après d'interminables négociations auprès de libraires cupides qui en exigeaient un prix beaucoup trop élevé. Ils sont en bois de cèdre et si élégants qu'on hésite à les tailler. Comme en tout, il faudra écrire peu pour les économiser. Il en prend un, trace un trait à l'intérieur de sa main gauche en suivant une ligne de vie qui s'interrompt brusquement et le rend perplexe. Le trait est gras. Quand il essaie de l'effacer, le graphite s'étale sur la peau et laisse une tache de carbone gris. Il range les crayons et les instruments dans la malle, prend le tonnelet et sort.

22. Avec le soleil, la température s'élève. L'air s'est adouci, réchauffé par un vent du sud qui se joue de la barrière montagnaise. Il se sent ragaillardi. Il descend jusqu'au ruisseau. Une marmotte siffle, la même, toujours vigilante. Mais il faudra bien qu'elle s'habitue à sa présence. Des ruisselets de neige fondue coulent en travers du sentier. Ici et là, de jeunes pousses téméraires annoncent les premières gentianes, crocus ou soldanelles. Cela va si vite qu'on peut se demander si tout cela ne s'est pas préparé sous la neige pour jaillir au premier rayon de soleil. L'eau coule en abondance, pure, cristalline, vivifiante. Il remplit le tonnelet, le pose au bord du ruisseau, observe la vallée. Un peu de brume s'élève au-dessus des gorges par l'échancrure où le torrent disparaît, puis elle s'effiloche et s'évanouit dans l'air chaud. En amont, les rayons du soleil illuminent les toits des Granges. Il aperçoit l'âne et le cheval enfermés dans l'enclos. Les deux colporteurs qui descendaient du col sortent du grenier où il a lui-même passé la nuit. Ils tirent les hottes chargées de marchandises, les placent sur une petite butte de manière à pouvoir les charger sur leurs épaules sans plier les genoux et fournir l'effort terrible de se redresser. Ayant endossé leurs fardeaux, ils se dirigent vers la cabane de Pierre-Jean qui apparaît, bâton en main, portant une petite hotte sans doute pleine d'herbes et de cristaux qu'il va vendre dans la vallée. Les trois hommes s'engagent d'un pas vif sur le chemin qui longe le torrent. Ils disparaissent derrière la grande croix de bois noir, réapparaissent un peu plus loin. Bientôt ils atteignent le pont et franchissent le torrent. Il les aperçoit encore trotinant sur les dalles qui précèdent la plongée vers les gorges. Puis, rien. Il est seul, seul homme dans cette immensité de pierres, de roches et de glace. Il imagine des chamois ou des bouquetins l'observant du haut de quelques escarpements inaccessibles. Un choucas se pose sur un rocher. Quant aux marmottes, elles restent silencieuses. Il prend le tonnelet et retourne à la cabane.

23. Soudain, tout devient nécessaire et urgent. Dans la gibecière, il bourre un peu de pain et de fromage, une fiole de vin, un gobelet, la longue-vue, le baromètre, son carnet de notes, la loupe et le marteau, un pistolet, des lunettes vertes pour se protéger du soleil. Il glisse dans une des poches de son pantalon une ficelle qu'il a étalonnée et qui lui permettra d'effectuer au débotté les mesures dont il aura besoin. Il passe la gibecière en bandoulière, y accroche son gilet en peau de mouton et sort. La marmotte siffle. Il l'aperçoit qui disparaît

sous un rocher. Il enfle son chapeau, prend son bâton de marche et s'élance après avoir refermé la porte de la cabane. Il part en direction de l'est ; sur sa droite, le soleil dont il sent la douce caresse. Il suit une sente creusée par les troupeaux, elle serpente entre les plaques de neige et les rhododendrons. Il monte. Le vallon est fermé par une combe aux parois verticales. Il ne s'y engage pas, préférant se diriger à travers de courts pierriers aux pieds de pentes abruptes et rejoindre une croupe au-delà de laquelle se trouve un autre vallon, plus vaste, plus ouvert. La neige l'oblige à progresser en s'aidant du bâton pour ne pas glisser dans le vide qui s'ouvre sur sa gauche. A ses pieds, les Granges, le torrent qui s'étale paresseusement entre les bancs de pierres et de sable blancs, les chalets et, toujours, le mulet et le cheval dans l'enclos. Aucune présence humaine. Peu à peu le passage s'élargit, il y a moins de neige. Il atteint un large vallon en forme d'amphithéâtre qui s'élève jusqu'à un col étroit entre deux sommets arrondis. Une cabane de pierres et un enclos déserts attendent la visite du berger et des moutons qui meubleront leur solitude. La cabane est en mauvais état : murs délabrés, toiture partiellement détériorée, un crâne est attachée par une corde à l'une des poutres. C'est un crâne humain dont l'os frontal est enfoncé, la mâchoire inférieure arrachée. Un sentier descend de la cabane vers des pentes schisteuses permettant de rejoindre les Granges par des contorsions invisibles et vertigineuses. Il ne s'attarde pas, il a repéré une trace, un pointillé de terre sur un vaste névé qui s'élève en direction du col. Il traverse le vallon tantôt par des levées herbeuses, tantôt par des creux enneigés où s'écoulent de petits ruisseaux nourris des gouttes d'eau qui perlent aux franges des névés. Ici et là, les montagnards ont entassé les pierres pour dégager la prairie ou pour former des murets en forme de cercles ou de fers à cheval. On imagine des grappes de moutons collés contre ces maigres abris pour se protéger de la chaleur dans l'air surchauffé de l'été. A demi recouvert de neige et de glace, un petit lac. Un ruisseau s'en écoule à travers une pierraille grise puis sur des dalles luisantes d'humidité qui versent dans le vide. On imagine l'eau se jetant en cascade et se dispersant en brume légère pour, finalement, ruisseler en filets allègres sur les éboulis accumulés au pied de la falaise. Après avoir enfilé les lunettes vertes, il contourne le laquet et s'élève progressivement dans la neige amollie. Le pied y enfonce mais pas trop. Il marche depuis près de trois heures, il n'a bu ni mangé. Enivré par la légèreté de l'air, guidé par l'éclat de la lumière printanière, il monte sans difficulté, le souffle long, le jarret assuré, le cœur solide. Il atteint le col. Un vent sec et froid lui gifle le visage, le saisit aux tempes. Il enfonce son chapeau. A ses pieds, une mer de nuages d'où émergent quelques pointes rocheuses. Il se retourne et descend de quelques mètres pour s'abriter. La Haute Cime domine les montagnes qui lui font face, elle se prolonge au nord par une crête rocheuse formée de pointes inaccessibles et de cols raides qui disparaissent derrière les sommets moins élevés qui bordent la vallée des Granges. Au sud, la crête frontière va se perdre sous les neiges du glacier au pied du Pic, la pyramide rocheuse aperçue la veille en montant. Il aimerait prendre le temps de s'asseoir et de croquer sur son carnet le panorama qui s'offre à lui. Mais le froid traverse sa chemise mouillée, relance ses maux de tête. Il enfle le gilet en peau de mouton et redescend.

24. Il s'installe sur un rocher, au soleil, en amont du petit lac, retire ses lunettes et se restaure. Le pain est sec, dur comme la pierre. Pour l'attendrir, il le trempe dans le gobelet où il a versé un peu de vin. Pain, vin, fromage lui redonnent des forces. Le rocher est comme un îlot au milieu de la neige qui couvre le fond du vallon. La luminosité est vive, aveuglante. Il se protège les yeux en abaissant le bord de son chapeau sur son visage. Quand il a mangé ses maigres provisions, il scrute lentement à la longue-vue la montagne qui lui fait face. Les flancs couverts de neige et de glace, les arêtes déchiquetées, les dépressions étroites entre les sommets, les couloirs où s'accrochent des coulées des névés glacés, les rondeurs des pentes les plus basses, les barres rocheuses, les amoncellements de roches et de terre sous la neige, les cascades de glace, les ravines : l'œil s'y perd. Au-dessus d'une altitude qu'il estime à mille cinq cents toises, ce n'est que neige, roche ou glace. Aucune trace de vie, hormis quelques

vols de rapaces. En dessous, la neige s'est accumulée dans les ravines creusées par les eaux, elle y restera jusqu'à l'été. C'est le domaine des arbustes, de l'herbe et des rochers perdus au milieu des rhododendrons. Il aperçoit une douzaine d'animaux qui s'ébattent au soleil, à la limite des névés. Il devine les sauts et les cabrioles de jeunes chamois qui s'élancent en se redressant sur leurs pattes arrière, joignent leurs pattes avant comme pour prier, puis tournent sur eux-mêmes à la recherche d'une ivresse aussi vive que brève, avant de retomber sur leurs pattes et dévaler la pente sur plusieurs dizaines de toises en sautillant de l'arrière-train. Ils se regroupent à trois ou quatre et dansent les singulières figures d'un ballet improbable dont le maître serait la nature, rien de moins. Tout se passe sous l'œil placide des adultes qui ne manquent pas de manifester leur agacement quand les plus fougues viennent perturber leur indolence feinte. Puis soudain, pour une raison inconnue, la harde se rassemble et part en file indienne à travers les roches par des vires plus étroites que des rebords de fenêtre. Ils disparaissent absorbés par l'immense face rocheuse. Plus bas, à la limite supérieure des arbres, il repère plusieurs cabanes que l'œil confond avec les blocs de rochers tombés des hautes falaises. L'une d'elle est bâtie en bordure d'une impressionnante barre rocheuse. Il cherche un cheminement possible pour y accéder et n'en voit pas. La témérité des hommes et des femmes des montagnes est stupéfiante.

25. Il règle son baromètre et l'utilise comme altimètre. Il indique sept milles pieds au-dessus du niveau de la mer. Il griffonne sur son carnet les grandes lignes de la chaîne qui lui fait face, les crêtes, les arêtes, les glaciers suspendus, les barres rocheuses, les cassures, les ravins, de simples traits, des hachures plus ou moins rapprochées pour marquer l'inclinaison des pentes rocheuses, enfin des petits carrés pour indiquer l'emplacement des cabanes. Il trace une courbe de niveau pour marquer les sept milles pieds. Il répétera ses mesures en différents points de la vallée afin d'en déterminer les altitudes remarquables en s'approchant le plus possible de la vérité, car il sait que ces mesures sont approximatives en raison des variations de la pression atmosphérique. De Saussure a développé des formules complexes pour corriger ce type de variations. Mais elles ne lui seraient pas d'une grande utilité n'étant pas en capacité d'effectuer une véritable triangulation de la vallée. Il se contente de cette approximation et c'est déjà pas mal. Enfin, il note la date et l'heure. Ayant effectués ces relevés, il range ses affaires mais tarde à se relever. L'esprit brouillé, les jambes raides, les yeux éblouis par trop de luminosité, il éprouve soudain le besoin de s'allonger, de fermer les yeux et de dormir. Il lutte, s'assoupit, se relève enfin. Le vallon flotte dans une réverbération impalpable. Aucun bruit, la solitude accablante. Ce monde est trop vaste pour un homme seul, trop minéral. La neige s'est ramollie, la marche devient pénible. Il peine à rejoindre la croupe herbeuse qui mène à la cabane délabrée. Le crâne a disparu. A l'intérieur, les déjections anciennes des troupeaux. Des arbustes secs sont entassés dans un coin. Une réserve bienvenue à cette altitude. Mais il se sent nauséux et n'a pas la force d'en emporter. Le soleil a baissé, les ombres s'allongent au pied des falaises. De petits nuages s'accrochent aux pointes les plus hautes. Il perçoit à nouveau le grondement lointain du torrent dont les eaux gonflées par la fonte de la journée coulent interminablement. Sur le fond de la vallée, une multitude de ruisseaux tressent une toile insaisissable entre les pierres et les bancs de terre qui émergent encore. Il lui reste un peu de vin qu'il boit lentement. Le vin est froid. Que n'a-t-il emporté son réchaud et du café ! Il se sent un peu fiévreux, tremble légèrement. Ne pas s'attarder, rentrer vite. Le chemin parcouru si facilement le matin s'étire. Il panique dans l'étroit passage enneigé qui rejoint le vallon où se trouve la cabane. Il s'aide du bâton mais celui-ci s'enfonce dans la neige et glisse sur les plaques de schiste en dessous. C'est à genoux qu'il parvient de l'autre côté. Il reste un long moment appuyé sur son bâton, tête penchée, épaule affaissées, reprenant son souffle, moins à cause de l'effort physique que de la tension psychique. Le crâne qui était dans la cabane est posé sur un tas de pierres à une cinquantaine de pas devant lui.

Il doute, se frotte les yeux, le crâne disparaît. Il se redresse finalement et descend par une suite de bosses libérées de la neige qui les recouvrait le matin même.

26. Arrivé à la cabane, il s'assied sur le lit, se prend la tête entre les mains et s'efforce de retrouver ses esprits perturbés par la montagne si perfidement agressive et subtilement imprévisible à celui qui n'en a pas l'expérience. Il se redresse. La gorge lui brûle. Il a soif. Il avale lentement un verre d'eau puis rallume son réchaud, prépare un café. Il s'efforce de boire encore, car on lui a dit que la haute montagne dessèche l'organisme et qu'il convient de boire même quand on n'a pas soif. Il ressent les premières brûlures au visage. Le café le reconforte. Il se sent mieux. Il ranime le foyer, y pose la casserole remplie d'eau. Quand elle commence à frémir, il y jette une poignée de lentilles, une autre de pois et un morceau de viande salée. La cuisson prend un temps infini. Peu à peu, l'effet du café s'atténue, le froid revient, sournois, intérieur. Il tremble. Il s'enveloppe dans la couverture de laine et s'assied près du feu pour en absorber le maximum de chaleur. De temps en temps, il remue la soupe de lentilles qui s'épaissit peu à peu. Il ne s'étonne même pas de ne penser à rien, d'être réduit à ce corps recroquevillé sous sa couverture, cherchant désespérément à retrouver un peu d'énergie. La nuit est tombée. Il a allumée une bougie. La vie est confinée dans le minuscule espace délimité par le rougeoiement du feu qu'il ravive en y jetant des brindilles qui s'enflamment brièvement. Aucun bruit ne vient perturber cette étrange solitude. Le pire serait de commencer le séjour par une maladie, lui qui a été rarement malade au cours de sa vie. Il ne veut pas y croire. Juste un peu de fatigue, le vent glacé au col était trop rude pour un début. Après une nuit de sommeil, il n'y paraîtra plus. La soupe s'est épaissie formant un brouet brunâtre. Il est temps de la retirer du feu. Il mange à même la casserole, avec avidité. Le temps où il dînait de mets raffinés est loin. C'était une période de sa vie où il cherchait à briller par ses réparties, ses saillies, ses bons mots et autres exploits verbaux. Il aura vite oublié les longs et interminables repas à la table du Duc. La bouillie vite avalée laisse un goût de farine brûlée dans la bouche. Il en mangerait encore. Mais les rations journalières ont été rigoureusement calculées pour tenir jusqu'à l'automne, alors il nettoie avec le doigt jusqu'à la moindre trace qui colle à la casserole. La nourriture aidant, il se sent mieux et en profite pour faire sa toilette, changer de vêtements et se coucher. Cependant, le répit aura été de courte durée. Dès qu'il est allongé, les tremblements reprennent. Il se couvre de tout ce qu'il peut. Le chaos intérieur ne cesse pas, comme si le corps, au plus profond, était saisi par un vent de panique. Il reste un long moment à trembloter sous ses couvertures, inquiet, puis, lentement, progressivement, les tremblements s'estompent. La chaleur et le bien-être reviennent. Il se détend et s'endort.

27. Des bruits le réveillent. La porte poussée par le vent tourne sur ses gonds et claque contre le mur. A l'extérieur, les ombres s'étendent et fuient chassées par une lune gorgée de lumière. Le vent déferle des versants sombres et énigmatiques par vagues indisciplinées. C'est un vent doux et imprévisible. Il se lève, jette la couverture sur ses épaules, sort. Le vent lui balaie le visage, l'air déferle dans ses poumons. De grands névés blafards couvrent les pentes de la Haute Cime, ces étendues fantomatiques émergent du néant. La nuit n'est plus la nuit, ni le jour, mais une vibration entre les deux. La solitude est une douleur, un vide que rien ne peut combler. Les vents tourmentés entretiennent la sensation aiguë que la vie n'est faite que pour mourir. Fatigué par trop de combats incertains et de victoires douteuses, ayant échappé à tant de démons, de pièges et de haine, il ne supporterait plus l'adversité. Redescendre, ne pas s'éterniser dans ce désert battu par le vent. Et soudain, du côté des Granges un scintillement, une lueur qui bouge, s'arrête, tremblote. Quelqu'un se déplace et s'éclaire avec une lanterne. Cette présence inattendue calme son inquiétude. Il pense aux animaux restés seuls. Pierre-Jean est de retour, lui ou un autre, peu importe. Demain, il descendra le saluer, flatter les animaux, goûter le son d'une voix humaine, écouter les nouvelles des vallées. Deux jours à

peine et déjà il aspire à retrouver le monde. Et qu'en sera-t-il dans trois mois ? Il se sent comme un novice pris dans les tourments d'une intégration définitive à la Trappe. La montagne ou la réclusion volontaire dans le silence ? Au moins, ici, on ne souffre pas du manque d'espace. La lueur disparaît. On s'est mis à l'abri. Une nouvelle rafale menace de le jeter à terre. Il se retient à un arbuste. La couverture lui échappe, s'envole dans la pénombre comme une sorcière effarouchée et disparaît dans la pente au-dessus des aulnes verts pliés par les humeurs du vent. Il retourne à la cabane, bloque la porte avec le bâton et se recouche. Il s'endort quand le vent cesse de mugir et de miauler. Le sommeil ne lui apporte pas le repos espéré.

28. Le matin, il se précipite au dehors. Le temps est couvert et frais. Rien ne bouge en direction des Granges. Pas même un filet de fumée s'élevant dans le ciel. Il retourne à la cabane y chercher la longue-vue. Des animaux, point de trace. Il explore longuement chaque coin et recoin du hameau. Aucun signe de présence humaine. Impossible. Il n'a pas rêvé cette lueur flottant entre les chalets. Il balaie une nouvelle fois tout ce qu'il peut inspecter avec la longue-vue. Rien. Ne pas paniquer. Ne pas s'emballer. On a pu se lever avant le jour et redescendre avec les animaux, ou monter, mais de quel côté ? Il scrute le sentier qui monte à la cabane. Pas âme qui vive. Et sur l'autre versant, personne. Plus haut, à proximité du glacier, sur la longue pente herbeuse partiellement recouverte de neige qui s'élève au-dessus des barres rocheuses en surplomb du ravin creusé par le torrent glaciaire, il aperçoit un bouquetin et ses grandes cornes magistrales en forme de V. L'animal regarde dans sa direction comme s'il avait deviné sa présence. Sous le col, il discerne les traces des colporteurs. Il replie la longue-vue. Le temps a changé. Les nuages enveloppent les sommets. Des nuages que le soleil ne parvient pas à dissiper. Déçu, il retourne à la cabane. Après avoir ranimé le feu, il met de l'eau à chauffer et attend, quoi ? Il ne sait pas, sinon l'ébullition de l'eau, qui viendra, peut-être. A cette altitude, rien n'arrive comme prévu. La pensée elle-même se trouble, se perd en conjectures inquiétantes. Tout comme la matière peut changer de phase, du solide au liquide, puis du liquide au gaz, l'esprit passe de l'état de veille au sommeil, du sommeil au rêve. Panique de la raison : et si le monde échappait aux rets de la conscience, et si la raréfaction de l'air entraînait des symptômes comparables à ceux produits sous l'emprise d'une drogue ? Après tout, on ne sait rien des effets d'un long séjour en altitude. Il existe une multitude de témoignages prouvant l'existence de phénomènes extraordinaires propres à susciter la stupeur de la raison, comme ces êtres de pierre dont les paysans pensent qu'il s'agit de malheureux minéralisés suite à quelque avatar du destin, à l'instar des mortels qui avaient la malchance de croiser le regard des Gorgones. Vu des villes, ce sont des histoires à dormir debout, comme les prétendues apparitions miraculeuses au moyen desquelles l'Eglise entretient la crédulité des foules. Mais ici, dans cette solitude, la raison perd de sa superbe et cherche des appuis pour ne pas sombrer dans le doute ni céder à l'inconstance des émotions, à la nocivité des affections mauvaises. C'est simplement que l'ignorance entrave notre liberté et qu'il convient de la combattre à l'aide de raisonnements plus puissants encore. Alors, on se tourne vers les maîtres ; ceux auxquels on revient sans cesse pour renforcer son entendement, ses pensées, sa capacité à maîtriser les aléas de l'expérience.

29. Pour un esprit dans le doute, les ressources se trouvent dans les livres. Il en a emporté quelques-uns. *L'Esprit de Spinoza*, un ouvrage publié clandestinement une vingtaine d'années auparavant dont il possède une édition dissimulée sous la couverture d'un *Traité de météorologie*. Il y a peu de temps encore, ce livre aurait pu lui valoir un séjour au cachot. L'ouvrage reprend les thèses de Spinoza en les radicalisant. On y charcute Dieu, le diable, les enfers, toutes les inventions utilisées par les despotes pour manipuler le peuple, on y fustige les superstitions et les fantasmes que l'imagination produit sous la pression de la peur et de l'angoisse. On y attaque ouvertement les pouvoirs en place au nom de la liberté de

philosopher, de quoi donner la chair de poule à un Leibnitz ou un Descartes. L'ouvrage est resté au fond d'une sacoche pendant tout le voyage. En ces pays de montagne, loin des villes, loin de la Révolution, de telles idées pourraient le mener droit à la potence. Il y a aussi *L'Homme machine* de la Mettrie, *Les Epoque de la nature* de Buffon, et, enfin, trois ouvrages plus techniques, *Mémoire sur les tremblements de terre de la Calabre*, de Dolomieu, le *Manuel du Minéralogiste* de Bergman et la *Minéralogie du Dauphiné* de Guettard dans lequel il a glissé quelques feuillets sur lesquels se trouvent les tables du temps nécessaire au réglage de sa montre. Un regret : ne pas avoir emporté *l'Éthique* sans doute brûlé dans l'incendie du château. Et c'est armé de ces livres qu'il vient affronter les mystères de la montagne. D'autres auraient été tout autant indispensables ; mais il fallait faire un choix. Soudain une explosion retentit, il jette un regard ahuri par la porte restée ouverte. Le temps s'écoule avec lenteur, presque immobile. Puis un deuxième coup, il sort. Il devine vaguement une présence du côté des Granges, la cherche avec la longue-vue, la trouve finalement. C'est Pierre-Jean qui, d'une main, agite un chapeau au-dessus de sa tête et, de l'autre, brandit sa pétoire encore fumante. Il lui répond par de grands gestes, la longue vue à bout de bras. Pierre-Jean arme son fusil et tire un troisième coup avant de disparaître dans sa cabane. Un peu plus loin, le mulet se tient figé comme une statue de sel. Pas de trace du cheval. Quelqu'un l'aura redescendu à son propriétaire.

30. Le retour de Pierre-Jean l'a ragaillardé. La fatigue a disparu, remplacée par une exaltation, une fièvre intellectuelle qui l'excite et ravive ses maux de tête. Une foule de projets jaillissent. Sur une des grandes feuilles de papier, il écrit *Observations et recherches* ; en dessous, il trace cinq colonnes intitulées : géologie, cartographie, climatologie, animaux et végétaux, observations sur l'organisme. Et c'est tout ; l'étude des populations, de leurs mœurs, de leurs activités n'est pas l'objet de son voyage. Dans chacune des colonnes, il note les thèmes qui pourraient constituer l'objet de ses recherches. Géologie : forme des montagnes, organisation et orientation des vallées, déformation du terrain, érosion, situation et économie des glaciers, érosion glaciaire, dimensions, liens, couches, failles, nature des roches. Cartographie : croquis de terrain, feuille géographique avec identification des données géologiques. Climatologie : relevés de la pression atmosphérique, des températures, des incidents météorologiques, la force du vent (il a prévu de construire une girouette), ensoleillement, nuages, anticipations météorologiques et autres phénomènes atmosphériques d'altitude, pluviométrie. Animaux et végétaux : observations effectuées au-dessus de la limite supérieure des arbres, croquis, notes de terrain. Observations physiologiques : état psychologique, état somatique, souffle, battements du cœur, sommeil, digestion, éliminations (urines, selles, transpiration), état de la peau, maux divers, température interne du corps. Par où commencer ? Comment structurer ces recherches de manière objective, scientifique ? L'observation constitue la première étape de la démarche, elle conduit à des hypothèses que la réflexion et les expérimentations doivent confirmer ou infirmer, tout cela fera l'objet d'une synthèse qui nécessitera un travail de fond, à effectuer loin du terrain, dans le silence d'une bibliothèque, en la confrontant à celles des mémoires et autres relations disponibles. Il roule la feuille et prend son carnet dans lequel il note : 30 avril 1792, observations à la base du glacier. Après avoir relevé l'heure, la température et la pression atmosphérique, il range les instruments dans la gibecière, son carnet, son marteau, mais oublie ses lunettes de protection et de quoi manger. Il enfle sa redingote. En sortant, il prend le bâton de marche.

31. Pour atteindre le glacier, il est préférable de redescendre aux Granges, franchir le talweg à gué, puis remonter la vallée par la rive gauche ; au lieu de quoi, il s'engage à flanc de montagne en suivant les courbes de niveaux. C'est une marche délicate à travers une pente escarpée recouverte de buissons et de pierriers, coupée par des ressauts rocheux qu'il doit contourner en fournissant des efforts éprouvants. Et quand, enfin, il parvient à s'approcher du

torrent, c'est pour le voir disparaître dans une gorge étroite, large d'une quinzaine pieds et profonde d'une soixantaine, impossible à franchir, sinon comme une crevasse, en jetant une échelle à travers le vide et en la passant à quatre pattes. Mais il n'a ni échelle ni guide à sa disposition. Il reprend sa marche à flanc de montagne parvient au-dessus d'un petit plateau alluvionnaire qu'il essaie de rejoindre en désescalade à travers roches et broussailles. Il s'accroche. Une branche cède, il glisse et finit sa course sur des graviers. Il n'a pas lâché la gibecière, la serrant près du corps. Les instruments, boussole, baromètre et thermomètre sont intacts, son carnet également. Son pantalon est déchiré, sa main droite saigne. Il enroule un mouchoir autour de la main pour contenir le saignement. Une légère douleur à la cheville gauche ne l'empêche pas de se redresser et de repartir. Il se trouve sur une petite plaine, sableuse et humide, sur laquelle s'écoulent une multitude de ruisseaux qui se regroupent pour former un petit lac aux eaux d'un gris verdâtre, trouble et impénétrable. Ici et là des bassins secondaires, plutôt de grandes flaques d'eau, où s'accumulent les alluvions. A l'extrémité de cette zone : la langue terminale du glacier au pied de laquelle les débris de séracs détachés de la masse fondent lentement, inexorablement. Le fleuve de glace dévale une pente raide sur plusieurs centaines de toises, repoussant sur le côté une moraine abrupte dont l'accès est coupé par des flots tumultueux qui, surgissant de sous le glacier, se précipitent au pied d'une pente herbeuse qu'ils rognent sans vergogne. Par endroits, la roche sous-jacente commence à apparaître. De l'autre côté, le glacier est comprimé contre des falaises rocheuses. Large d'une vingtaine de pieds, le torrent coule avec violence rendant problématique toute tentative de franchissement. Le front du glacier : une épaisseur de glace aussi haute que le clocher d'une église, un entassement de blocs instables menaçant de s'effondrer. Pour explorer le glacier, il devra rejoindre le plateau supérieur en montant très haut sur les pentes herbeuses et franchir les quelques barres rocheuses que les deux colporteurs ont descendues la veille. Pierre-Jean le guidera. En attendant, il s'installe sur un rocher et dessine sur son carnet le spectacle que lui offre le glacier en s'efforçant de traduire la bonhomie trompeuse de cette masse faussement immobile. Certains scientifiques, dont son ami le Duc, attribuent la formation des glaciers à la congélation des eaux de neige fondue pendant la journée. Comme si elles se formaient en été ! Dans un de ses ouvrages, de Saussure réfute cette hypothèse et explique que c'est la congélation des masses de neige tombées l'hiver en altitude qui est à l'origine des glaciers. Mais le processus par lequel la neige se transforme en glace reste encore largement méconnu. Il conviendrait de pénétrer à l'intérieur du glacier pour observer de près les phénomènes à l'œuvre ; mais qui aurait le courage de s'y aventurer ?